

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

## PREMIÈRE PARTIE

## VI

(Suite)

—Je vous conjure de ne point achever votre phrase, dit de Morvan, qui, malgré son amour, pâlit de honte et de colère. Nous autres gentilshommes bretons, mademoiselle, nous pouvons donner notre corps et risquer notre âme, mais nous ne vendons jamais notre liberté.

—J'aime et je comprends votre réponse, monsieur, elle est castillane, dit Nativia en laissant tomber sur le jeune homme un regard d'une ineffable douceur. Mais, pourtant, si vos économies étaient insuffisantes pour couvrir les frais de voyage, que feriez-vous ?

—Je subirais l'inconvénient de ma pauvreté, j'emprunterais !

—Vous emprunteriez ! mais vous ne connaissez personne.

—Vous tenez donc à me faire vider le calice de la honte jusqu'à la lie, mademoiselle ! dit douloureusement de Morvan. Ne craignez rien ; pour obéir à vos ordres, je ne reculerai devant aucune humiliation ! Je demanderai à l'armateur Cointo qu'il m'avance une année de ma pension, et je suis persuadé qu'il ne refusera pas à ma prière.

De Morvan s'attendait à ce que la jeune fille le remercierait, par quelques bonnes paroles, de son dévouement, mais il fut déçu dans cet espoir.

Nativia, entièrement préoccupée de l'idée fixe qui la faisait agir, lui répondit froidement :

—Cette démarche me semble en effet infaillible. Eh bien ! alors, chevalier, puisque vous êtes résolu à la tenter, il faut que vous vous mettiez en route demain au plus tard pour Brest, les moments sont précieux.

—Je puis partir ce soir, mademoiselle.

—Cela vaudrait encore mieux.

La jeune fille s'était levée de dessus son banc, et elle se disposait à s'éloigner : de Morvan la retint par un regard suppliant :

—Vous aussi vous partez demain, mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue, et vous oubliez de m'apprendre où et quand j'aurai l'honneur de vous revoir !

—Je pourrais laisser ce soin au hasard, assurée comme je le suis, qu'il se chargerait de nous réunir avant peu, lui répondit-elle ; je dois toutefois, afin de ne pas vous induire en erreur, consulter les intentions de mon père. Vous trouverez en arrivant à Brest une lettre de moi.

—Une dernière question, je vous prie, mademoiselle, poursuivit de Morvan, afin de retarder le moment de la séparation. Apprenez-moi, je vous en conjure, car en vous tout est pour moi un sujet d'étonnement et de mystère, comment il se fait que vous parliez si admirablement la langue française ?

—Je suis née, il est vrai, dans les Amériques, mais j'ai été élevée jusqu'à l'âge de douze ans à la cour d'Espagne. C'est à mon excellente et auguste marraine, la reine Marie-Louise, qui m'affectionnait particulièrement, me gardait toujours auprès d'elle et daignait, à ses heures de loisir et de tristesse, s'occuper de mon éducation, que je dois de savoir le français.

De Morvan s'inclina et Nativia s'éloigna alors dans la direction du château.

La charmante Espagnole avait fait à peine une trentaine de pas, quand le gentilhomme breton vit tomber, enlevé sans doute par le vent, un ruban rouge qui ornait sa noire chevelure ; il courut aussitôt pour le ramasser.

Au moment même où il saisissait cette amoureuse relique, Nativia se retourna brusquement, lui sourit, puis, pre-

nant son élan, elle disparut ainsi qu'une biche effarée, derrière un massif de verdure.

Ce précieux larcin du ruban sanctionné ainsi par ce sourire parut à de Morvan un cadeau et un aveu ; aussi une joie folle, immense, comme jamais encore il n'en avait ressentie une pareille de sa vie entière, comme il ne soupçonnait même pas qu'il pût en exister, le saisit au cœur.

Combien le loyal et passionné jeune homme n'eût-il pas été déplacé et ridicule à la cour ! que de choses lui restaient à apprendre.

Une demi-heure plus tard, de Morvan, esclave de sa parole, donnait l'ordre de tout préparer pour son départ à son domestique Alain, qui ouvrait de grands yeux étonnés allongeait le col, plissait son front et paraissait fort embarrassé.

—Que signifient toutes ces contorsions et toutes ces grimaces ? s'écria le gentilhomme, en s'apercevant enfin de la pantomime desespérée du Bas-Breton.

—Ça signifie, mon maître, que je fais des efforts très-grands pour vous comprendre ; mais foi de Dieu, c'est peine perdue, je n'y réussis pas. Quoi ! que voulez-vous que je prépare ? Vous n'avez rien du tout ! Dame ! c'est pas ma faute à moi si les gars de Penmark ont brûlé votre maison.

—Tant mieux, nous pourrions partir plus vite.

## VII

De Penmark à Brest on compte une vingtaine de lieues.

De Morvan mit près de trois jours à franchir cette route que les chemins affreux rendaient, sinon impraticable, du moins fort difficile aux voyageurs.

Son cheval Bijou n'en pouvait plus, mais, par une heureuse compensation, son domestique Alain n'était pas plus fatigué que s'il n'eût fait une simple promenade.

Décidément, le serviteur bas-breton semblait né pour ce rôle d'écuyer pédestre que lui imposait la pauvreté de son maître.

L'image de Nativia, est-il besoin de le dire ? occupa constamment pendant ce voyage la pensée de de Morvan.

Le jeune homme chercha et parvint à se rappeler les moindres détails de ses entrevues avec la charmante Espagnole ; il recomposa à force de mémoire et d'amour, les entretiens qu'ils avaient eus ensemble, et l'illusion fut parfois telle pour lui que, se figurant être entendu de Nativia, il ajouta de nouvelles protestations de dévouement aux anciennes.

Le premier soin de de Morvan en arrivant à Brest, fut d'acheter une épée ; la sienne avait été perdue lors de l'incendie de sa maison et il tenait à se présenter selon son rang et d'une façon convenable devant l'homme à qui il allait emprunter de l'argent.

Deux heures sonnaient lorsqu'il atteignit la vaste et opulente salle de l'armateur Cointo : le cœur du jeune homme battit avec force, — c'était la première fois qu'il allait demander qu'on lui rendit un service ; — mais le souvenir de Nativia calma bien vite son émotion, il se sentit heureux en songeant qu'il offrait à sa bien-aimée le sacrifice de son orgueil.

De Morvan après avoir traversé une véritable foule de marins, de portefaix et de commis qui encombraient la cour du banquier-armateur, monta un escalier de pierre, et parvint dans les bureaux.

—Que désire monsieur ? lui demanda alors un homme âgé qui semblaient occupé d'assez importantes fonctions dans la maison de commerce de l'armateur.

—Parler à M. Cointo, répondit le gentilhomme ; veuillez lui annoncer, s'il vous plaît, le chevalier Louis de Morvan.

—Ce serait avec plaisir, monsieur le chevalier, que je m'acquitterais de votre commission, répondit l'homme âgé, mais malheureusement notre patron est en voyage pour le moment.

—Quoi ! M. Cointo n'est pas à Brest ?

—Non, monsieur le chevalier ; il est parti depuis quinze